

**La maison à vapeur**

**By**

**Jules Verne**

## Table des matières

### PREMIERE PARTIE

CHAPITRE I Une tête mise à prix.

CHAPITRE II Le colonel Munro.

CHAPITRE III La révolte des Cipayes.

CHAPITRE IV Au fond des caves d'Ellora.

CHAPITRE V Le Géant d'Acier.

CHAPITRE VI Premières étapes.

CHAPITRE VII Les pèlerins du Phalgou.

CHAPITRE VIII Quelques heures à Bénarès.

CHAPITRE IX Allahabad.

CHAPITRE X Via Dolorosa.

CHAPITRE XI Le changement de mousson.

CHAPITRE XII Triples feux.

CHAPITRE XIII Prouesses du capitaine Hod.

CHAPITRE XIV Un contre trois.

CHAPITRE XV Le pâl de Tandît.

CHAPITRE XVI La Flamme Errante.

### DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I Notre sanitarium.

CHAPITRE II Mathias Van Guitt.

CHAPITRE III Le kraal.

CHAPITRE IV Une reine du Tarryani.

CHAPITRE V Attaque nocturne.

CHAPITRE VI Le dernier adieu de Mathias Van Guitt.

CHAPITRE VII Le passage de la Betwa.

CHAPITRE VIII Hod contre Banks.

CHAPITRE IX Cent contre un.

CHAPITRE X Le lac Puturia.

CHAPITRE XI Face à face.

CHAPITRE XII À la bouche d'un canon.

CHAPITRE XIII Géant d'Acier!

CHAPITRE XIV Le cinquantième tigre du capitaine Hod.

## PREMIERE PARTIE

### CHAPITRE I

Une tête mise à prix.

Une prime de deux mille livres est promise à quiconque livrera, mort ou vif, l'un des anciens chefs de la révolte des Cipayes, dont on a signalé la présence dans la présidence de Bombay, le nabab Dandou-Pant, plus connu sous le nom de...»

Telle est la notice que les habitants d'Aurungabad pouvaient lire dans la soirée du 6 mars 1867.

Le dernier nom,--un nom exécré, à jamais maudit des uns, secrètement admiré des autres,--manquait à celle de ces notices qui avait été récemment affichée sur la muraille d'un bungalow en ruines, au bord de la Doudhma.

Si ce nom manquait, c'est que l'angle inférieur de l'affiche où il était imprimé en grosses lettres venait d'être déchiré par la main d'un faquir, que personne n'avait pu apercevoir sur cette rive alors déserte. Avec ce nom avait également disparu le nom du gouverneur général de la présidence de Bombay, contresignant celui du vice-roi des Indes.

Quel avait donc été le mobile de ce faquir? En lacérant cette notice, espérait-il que le révolté de 1857 échapperait à la vindicte publique et aux conséquences de l'arrêt pris contre sa personne? Pouvait-il croire qu'une si terrible célébrité s'évanouirait avec les fragments de ce bout de papier réduit en poussière?

C'eût été folie.

En effet, d'autres affiches, répandues à profusion, s'étaient étalées sur les murs des maisons, des palais, des mosquées, des hôtels d'Aurungabad. De plus, un crieur parcourait les rues de la ville, lisant à haute voix l'arrêté du gouverneur. Les habitants des plus infimes bourgades de la province savaient déjà que toute une fortune était promise à quiconque livrerait ce Dandou-Pant. Son nom, inutilement anéanti, allait courir avant douze heures la présidence tout entière. Si les informations étaient exactes, si le nabab avait réellement cherché refuge en cette partie de l'Indoustan, nul doute qu'il ne tombât sous peu entre des mains fortement intéressées à en opérer la capture.

À quel sentiment avait donc obéi ce faquir, en lacérant une affiche, tirée déjà à plusieurs milliers d'exemplaires?

À un sentiment de colère, sans doute, --peut-être aussi à quelque pensée de dédain. Quoi qu'il en soit, après avoir haussé les

épaules, il s'enfonça dans le quartier le plus peuplé et le plus mal habité de la ville.

On appelle Dekkan cette large portion de la péninsule indienne comprise entre les Ghâtes occidentales et les Ghâtes de la mer du Bengale. C'est le nom communément donné à la partie méridionale de l'Inde, en deçà du Gange. Ce Dekkan, dont le nom sanscrit signifie «Sud», compte, dans les présidences de Bombay et de Madras, un certain nombre de provinces. L'une des principales est la province d'Aurungabad, dont la capitale fut même autrefois celle du Dekkan tout entier.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le célèbre empereur mongol Aureng-Zeb transporta sa cour dans cette ville, qui était connue aux premiers temps de l'histoire de l'Indoustan sous le nom de Kirkhi. Elle possédait alors cent mille habitants. Aujourd'hui, elle n'en a plus que cinquante mille, sous la domination des Anglais, qui l'administrent pour le compte du Nizam d'Haiderabad. Cependant, c'est une des cités les plus saines de la péninsule, épargnée jusqu'ici par le redoutable choléra asiatique, et que ne visitent même jamais les épidémies de fièvres, si redoutables dans l'Inde.

Aurungabad a conservé de magnifiques restes de son ancienne splendeur. Le palais du Grand Mogol, élevé sur la rive droite de la Doudhma, le mausolée de la sultane favorite de Shah Jahan, père d'Aureng-Zeb, la mosquée copiée sur l'élégant Tadge d'Agra, qui

dresse ses quatre minarets autour d'une coupole gracieusement arrondie, d'autres monuments encore, artistement bâtis, richement ornés, attestent la puissance et la grandeur du plus illustre des conquérants de l'Indoustan, qui porta ce royaume, auquel il joignit le Caboul et l'Assam, à un incomparable degré de prospérité.

Bien que, depuis cette époque, la population d'Aurungabad eût été considérablement réduite, comme il a été dit, un homme pouvait facilement se cacher encore au milieu des types si variés qui la composent. Le faquir, vrai ou faux, mêlé à tout ce populaire, ne s'en distinguait en aucune façon. Ses semblables foisonnent dans l'Inde. Ils forment avec les «sayeds» une corporation de mendiants religieux, qui demandent l'aumône, à pied ou à cheval, et savent l'exiger, lorsqu'on ne la fait pas de bonne grâce. Ils ne dédaignent pas non plus le rôle de martyrs volontaires, et jouissent d'un grand crédit dans les basses classes du peuple indou.

Le faquir dont il s'agit était un homme de haute taille, ayant plus de cinq pieds neuf pouces anglais. S'il avait dépassé la quarantaine, c'était d'un an ou deux, tout au plus. Sa figure rappelait le beau type maharatte, surtout par l'éclat de ses yeux noirs, toujours en éveil; mais on eût difficilement retrouvé les traits si fins de sa race sous les mille trous de petite vérole qui lui criblaient les joues. Cet homme, encore dans toute la

force de l'âge, paraissait souple et robuste. Signe particulier, un doigt lui manquait à la main gauche. Avec sa chevelure teinte en rouge, il allait à demi nu, sans chaussures aux pieds, un turban sur la tête, à peine couvert d'une mauvaise chemise de laine rayée, serrée à sa ceinture. Sur sa poitrine apparaissaient en couleurs vives les emblèmes des deux principes conservateur et destructeur de la mythologie indoue, la tête de lion de la quatrième incarnation de Vishnou, les trois yeux et le trident symbolique du farouche Siva.

Cependant, une émotion réelle et bien compréhensible agitait les rues d'Aurangabad, plus particulièrement celles dans lesquelles se pressait la population cosmopolite des bas quartiers. Là, elle fourmillait hors des mesures qui lui servent de demeures. Hommes, femmes, enfants, vieillards, Européens ou indigènes, soldats des régiments royaux ou des régiments natifs, mendiants de toutes sortes, paysans des environs, s'abordaient, causaient, gesticulaient, commentaient la notice, supputaient les chances de gagner l'énorme prime promise par le gouvernement. La surexcitation des esprits n'aurait pas été plus vive devant la roue d'une loterie dont le gros lot aurait valu deux mille livres. On peut même ajouter que, cette fois, il n'était personne qui ne pût prendre un bon billet: ce billet, c'était la tête de Dandou-Pant. Il est vrai qu'il fallait être assez chanceux pour rencontrer le nabab, et assez audacieux pour s'emparer de sa personne.



Le faquir,--évidemment le seul entre tous que ne surexcitât pas l'espoir de gagner la prime,--filait au milieu des groupes, s'arrêtant parfois, écoutant ce qui se disait, en homme qui pourrait peut-être en faire son profit. Mais s'il ne se mêlait point aux propos des uns et des autres, si sa bouche restait muette, ses yeux et ses oreilles ne chômaient pas.

«Deux mille livres pour découvrir le nabab! s'écriait celui-ci, en levant ses mains crochues vers le ciel.

--Non pour le découvrir, répondait celui-là, mais pour le prendre, ce qui est bien différent!

--En effet, ce n'est point un homme à se laisser capturer sans se défendre résolument!

--Mais ne disait-on pas dernièrement qu'il était mort de la fièvre dans les jungles du Népal?

--Rien de tout cela n'est vrai! Le rusé Dandou-Pant a voulu se faire passer pour mort, afin de vivre avec plus de sécurité!

--Le bruit avait même couru qu'il avait été enterré au milieu de son campement sur la frontière!

--Fausses obsèques, pour donner le change!» Le faquir n'avait pas

sourcillé en entendant affirmer ce dernier fait d'une façon qui n'admettait aucun doute. Cependant, son front se plissa involontairement, lorsqu'il entendit un Indou,--l'un des plus surexcités du groupe auquel il s'était mêlé,--donner les détails suivants, détails trop précis pour ne pas être véridiques: «Ce qui est certain, disait l'Indou, c'est qu'en 1859, le nabab s'était réfugié avec son frère Balao Rao et l'ex-rajah de Gonda, Debi-Bux-Singh, dans un camp, au pied d'une des montagnes du Népaül. Là, pressés de trop près par les troupes anglaises, tous trois résolurent de franchir la frontière indo-chinoise. Or, avant de la passer, le nabab et ses deux compagnons, afin de mieux accréditer le bruit de leur mort, ont fait procéder à leurs propres funérailles; mais ce qu'on a enterré d'eux, c'est uniquement un doigt de leur main gauche, qu'ils se sont coupé au moment de la cérémonie.

--Et comment le savez-vous? demanda l'un des auditeurs à cet Indou, qui parlait avec tant d'assurance.

--J'étais présent aux funérailles, répondit l'Indou. Les soldats de Dandou-Pant m'avaient fait prisonnier, et ce n'est que six mois après que j'ai pu m'enfuir.»

Pendant que l'Indou parlait d'une manière si affirmative, le faquir ne le quittait pas du regard. Un éclair enflammait ses yeux. Il avait prudemment caché sa main mutilée sous le lambeau de

laine qui lui couvrait la poitrine. Il écoutait sans mot dire, mais ses lèvres frémissaient en découvrant ses dents acérées.

«Ainsi, vous connaissez le nabab? demanda-t-on à l'ancien prisonnier de Dandou-Pant.

--Oui, répondit l'Indou.

--Et vous le reconnaîtriez sans hésiter, si le hasard vous mettait face à face avec lui?

--Aussi bien que je me reconnaîtrais moi-même!

--Alors, vous avez quelque chance de gagner la prime de deux mille livres! répliqua l'un des interlocuteurs, non sans un sentiment d'envie peu dissimulé.

--Peut-être... répondit l'Indou, s'il est vrai que le nabab ait eu l'imprudence de s'aventurer jusque dans la présidence de Bombay, ce qui me paraît bien invraisemblable!

--Et qu'y serait-il venu faire?

--Tenter, sans doute, de provoquer un nouveau soulèvement, dit un des hommes du groupe, sinon parmi les Cipayes, du moins parmi les populations des campagnes du centre.

--Puisque le gouvernement affirme que sa présence a été signalée dans la province, reprit un des interlocuteurs appartenant à la catégorie des gens qui pensent que l'autorité ne peut jamais se tromper, c'est que le gouvernement est bien renseigné à cet égard!

--Soit! répondit l'Indou. Brahma fasse que Dandou-Pant passe sur mon chemin, et ma fortune est faite!» Le faquir se recula de quelques pas, mais il ne perdit pas du regard l'ex-prisonnier du nabab.

Il faisait nuit noire alors, et cependant l'animation des rues d'Aurungabad ne diminuait pas. Les propos circulaient plus nombreux encore sur le compte du nabab. Ici, l'on disait qu'il avait été vu dans la ville même; là, qu'il était loin déjà. On affirmait aussi qu'une estafette, expédiée du nord de la province, venait d'apporter au gouverneur la nouvelle de l'arrestation de Dandou-Pant. À neuf heures du soir, les mieux renseignés soutenaient qu'il était enfermé déjà dans la prison de la ville, en compagnie des quelques Thugs qui y végétaient depuis plus de trente ans, et qu'il serait pendu le lendemain, au lever du jour, sans plus de formalités, ainsi que l'avait été Tantia-Topi, son célèbre compagnon de révolte, sur la place de Sipri. Mais, à dix heures, autre nouvelle contradictoire. Le bruit se répandait que le prisonnier avait pu presque aussitôt s'évader, ce qui rendit quelque espoir à tous ceux qu'alléçait la prime de deux mille

livres.

En réalité, tous ces on-dit si divers étaient faux. Les mieux renseignés n'en savaient pas plus que ceux qui l'étaient moins bien ou qui l'étaient mal. La tête du nabab valait toujours son prix. Elle était toujours à prendre.

Cependant, l'Indou, par ce fait qu'il connaissait personnellement Dandou-Pant, était plus à même qu'aucun autre de gagner la prime. Peu de gens, surtout dans la présidence de Bombay, avaient eu l'occasion de se rencontrer avec le farouche chef de la grande insurrection. Plus au nord, et plus au centre, dans le Sindhia, dans le Bundelkund, dans l'Oude, aux environ d'Agra, de Delhi, de Cawnpore, de Lucknow, sur le principal théâtre des atrocités commises par ses ordres, les populations entières se fussent levées contre lui et l'auraient livré à la justice anglaise. Les parents de ses victimes, époux, frères, enfants, femmes, pleuraient encore ceux que le nabab avait fait massacrer par centaines. Dix ans écoulés, cela n'avait pu suffire à éteindre les plus légitimes sentiments de vengeance et de haine. Aussi n'était-il pas possible que Dandou-Pant eût été assez imprudent pour se hasarder dans ces provinces où son nom était voué à l'exécration de tous. Si donc, ainsi qu'on le disait, il avait repassé la frontière indo-chinoise, si quelque motif inconnu, projets d'insurrection ou autres, l'avaient engagé à quitter l'introuvable asile dont le secret échappait encore à la police anglo-indienne,

il n'y avait que les provinces du Dekkan qui pussent, avec le champ libre, lui assurer une sorte de sécurité.

On voit, cependant, que le gouverneur avait eu vent de son apparition dans la présidence, et qu'aussitôt sa tête venait d'être mise à prix.

Toutefois, il convient de faire observer qu'à Aurungabad, les gens des hautes classes, magistrats, officiers, fonctionnaires, doutaient un peu des informations recueillies par le gouverneur. Tant de fois déjà le bruit s'était répandu que l'insaisissable Dandou-Pant avait été vu et même pris! Tant de fausses nouvelles avaient circulé sur son compte, qu'une sorte de légende s'était faite sur le don d'ubiquité que possédait le nabab et sur son habileté à déjouer les plus habiles amants de la police; mais, dans le populaire, on ne doutait pas.

Au nombre des moins incrédules figurait, naturellement, l'ancien prisonnier du nabab. Ce pauvre diable d'Indou, illusionné par l'appât de la prime, animé d'ailleurs par un besoin de revanche personnelle, ne songeait qu'à se mettre en campagne, et regardait presque son succès comme assuré. Son plan était très simple. Dès le lendemain, il se proposait de faire ses offres de service au gouverneur; puis, après avoir appris exactement ce que l'on savait de Dandou-Pant, c'est-à-dire sur quoi reposaient les informations rapportées dans la notice, il comptait se rendre au lieu même où

le nabab aurait été signalé.

Vers onze heures du soir, après avoir entendu tant de propos divers, qui, tout en se brouillant dans son esprit, l'affermisssaient dans son projet, l'Indou songea enfin à aller prendre quelque repos. Il n'avait pas d'autre demeure qu'une barque amarrée à l'une des rives de la Doudhma, et il se dirigea de ce côté, en rêvant, les yeux à demi fermés.

Sans qu'il s'en doutât, le faquir ne l'avait pas quitté; il s'était attaché à lui, faisant en sorte de ne pas attirer son attention, et ne le suivait que dans l'ombre.

Vers l'extrémité de ce populeux quartier d'Aurungabad, les rues étaient moins animées à cette heure. Sa principale artère aboutissait à quelques terrains vagues, dont la lisière formait l'une des rives de la Doudhma. C'était comme une sorte de désert, à la limite de la ville. Quelques attardés le franchissaient encore, non sans hâte, et rentraient dans les zones plus fréquentées. Le bruit des derniers pas se fit bientôt entendre; mais l'Indou ne s'aperçut pas qu'il était seul à longer le bord de la rivière.

Le faquir le suivait toujours et choisissait les parties obscures du terrain, soit à l'abri des arbres, soit en frôlant les sombres murailles d'habitations en ruines semées ça et là.

La précaution n'était pas inutile. La lune venait de se lever et jetait quelques vagues lueurs dans l'atmosphère. L'indou aurait donc pu voir qu'il était épié, et même serré de près. Quant à entendre les pas du faquir, c'eût été impossible. Celui-ci, pieds nus, glissait plutôt qu'il ne marchait. Aucun bruit ne décelait sa présence sur la rive de la Doudhma.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi. L'indou regagnait,-- machinalement, pour ainsi dire,--la misérable barque, dans laquelle il avait l'habitude de passer la nuit. La direction qu'il suivait ne pouvait s'expliquer autrement, Il allait en homme habitué à fréquenter chaque soir ce lieu désert; il était entièrement absorbé dans la pensée de cette démarche qu'il comptait faire le lendemain près du gouverneur. L'espoir de se venger du nabab, qui n'avait pas été tendre pour ses prisonniers, joint à l'envie féroce de gagner la prime, en faisait à la fois un aveugle et un sourd.

Aussi n'avait-il aucune conscience du danger que ses imprudents propos lui faisaient courir.

Il ne vit pas le faquir se rapprocher peu à peu de lui.

Mais, soudain, un homme bondit sur lui comme un tigre, un éclair à la main. C'était un rayon de lune qui jouait sur la lame d'un



poignard malais.

L'Indou, frappé à la poitrine, tomba lourdement sur le sol.

Cependant, bien que le coup eût été porté d'un bras sûr, le malheureux n'était pas mort. Quelques mots, à demi articulés, s'échappaient de ses lèvres avec un flot de sang.

Le meurtrier se courba sur le sol, saisit sa victime, la souleva, et, mettant son propre visage en pleine lueur lunaire:

«Me reconnais-tu? dit-il.

--Lui!» murmura l'Indou. Et le terrible nom du faquir allait être sa dernière parole, lorsqu'il expira dans un rapide étouffement. Un instant après, le corps de l'Indou disparaissait dans le courant de la Doudhma, qui ne devait jamais le rendre. Le faquir attendit que le clapotis des eaux se fût apaisé. Alors, revenant sur ses pas, il retraversa les terrains vagues, puis les quartiers où le vide commençait à se faire, et, d'un pas rapide, il se dirigea vers une des portes de la ville. Mais cette porte, au moment où il y arrivait, on venait de la fermer. Quelques soldats de l'armée royale occupaient le poste qui en défendait l'entrée. Le faquir ne pouvait plus quitter Aurungabad, ainsi qu'il en avait eu l'intention. «Il faut pourtant que j'en sorte, et cette nuit même... ou je n'en sortirais plus!» murmura-t-il. Il rebroussa

donc chemin, il suivit le chemin de ronde, à l'intérieur des murs, et, deux cents pas plus loin, il gravit le talus, de manière à atteindre la partie supérieure du rempart. La crête, extérieurement, dominait d'une cinquantaine de pieds le niveau du fossé, creusé entre l'escarpe et la contrescarpe. C'était un mur à pic, sans chaînes saillantes ni aspérités propres à fournir un point d'appui. Il semblait absolument impossible qu'un homme pût se laisser glisser à la surface de son revêtement. Une corde eût sans doute permis d'en tenter la descente, mais la ceinture qui ceignait les reins du faquir ne mesurait que quelques pieds à peine et ne pouvait lui permettre d'arriver au pied du talus. Le faquir s'arrêta un instant, jeta un regard autour de lui, et réfléchit à ce qu'il devait faire. À la crête du rempart s'arrondissaient quelques sombres dômes de verdure, formés par le feuillage des grands arbres qui entouraient Aurungabad comme d'un cadre végétal. De ces dômes s'élançaient de longues branches flexibles et résistantes, qu'il était peut-être possible d'utiliser pour atteindre, non sans grands risques, le fond du fossé. Le faquir, dès que l'idée lui en fut venue, n'hésita pas. Il s'engagea sous un de ces dômes, et reparut bientôt, en dehors de la muraille, suspendu au tiers d'une longue branche qui pliait peu à peu sous son poids. Dès que la branche se fut assez courbée pour frôler l'ourlet supérieur du mur, le faquir se laissa glisser lentement, comme s'il eût tenu une corde à noeuds entre ses mains. Il put ainsi descendre jusqu'à mi-hauteur de l'escarpe; mais une trentaine de pieds le séparaient encore du sol qu'il lui fallait

atteindre pour assurer sa fuite.

Il était donc là, ballant, à bout de bras, suspendu, cherchant du pied quelque entaille qui pût lui donner un point d'appui...

Soudain, plusieurs éclairs sillonnèrent l'obscurité. Des détonations éclatèrent. Le fugitif avait été aperçu par les soldats de garde. Ceux-ci avaient fait feu sur lui, mais sans le toucher. Toutefois, une balle frappa la branche qui le soutenait, à deux pouces au-dessus de sa tête, et l'entama.

Vingt secondes après, la branche se rompa, et le faquir tombait dans le fossé... Un autre s'y fût tué, il était sain et sauf.

Se relever, remonter le talus de la contrescarpe, au milieu d'une seconde grêle de balles qui ne l'atteignirent pas, disparaître dans la nuit, ce ne fut qu'un jeu pour le fugitif.

Deux milles plus loin, il longeait, sans être aperçu, le cantonnement des troupes anglaises, casernées en dehors d'Aurungabad.

À deux cents pas de là, il s'arrêtait, il se retournait, sa main mutilée se dressait vers la ville, et de sa bouche s'échappaient ces mots:

«Malheur à ceux qui tomberont encore au pouvoir de Dandou-Pant!  
Anglais, vous n'en avez pas fini avec Nana Sahib!»

Nana Sahib! Ce nom de guerre, le plus redouté de ceux auxquels la révolte de 1857 avait fait une renommée sanglante, le nabab venait encore une fois de le jeter comme un suprême défi aux conquérants de l'Inde.